Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 40 (1895)
Heft: 2

Nachruf: Canrobert
Autor: [s.n.]

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 06.10.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Wildi, il fallut prendre à différentes reprises d'assez grandes distances et n'avancer qu'avec prudence.

A 2 h. 40 le régiment passait à Frütigen et était à 4 ½ h. à Reichenbach.

Le lendemain, 12 août, il se remettait en marche à 8 h., retrouvait ses chevaux de selle à Spiezwiler et regagnait Thoune où il arrivait à midi et demi.

H. DE LOES
capitaine d'artillerie.

Canrobert.

Le 28 janvier est mort à Paris le dernier maréchal de France, Canrobert, après une courte maladie. Il était né le 27 juin 1809, dans le Lot. Il se consacra tout jeune à la carrière militaire. Sorti de Saint-Cyr en 1828, il fit la campagne d'Algérie et fut décoré au siège de Constantine. Il resta en Afrique jusqu'en 1849 et y gagna, dans une série de combats, ses grades jusqu'à celui de colonel.

L'année suivante, rappelé en France, Canrobert s'attacha à la fortune du prince Louis-Napoléon qui le nomma général de brigade, le prit pour aide de camp et lui donna un commandement à Paris, où il s'employa militairement à réprimer les tentatives de résistance qui suivirent le coup d'Etat. Quelques semaines plus tard, il fut chargé, avec des pouvoirs très étendus, de parcourir les départements et d'y étudier la situation politique. Il devint général de division le 14 janvier 1853.

Quand la guerre fut déclarée à la Russie, Canrobert prit le commandement de la Ire division de l'armée d'Orient (mars 1854), qui, à la suite de la malheureuse campagne de la Dobrutscha, fut effroyablement décimée par le choléra. Plus tard, il appuya de tous ses efforts l'expédition de Crimée, soutint au passage de l'Alma le premier choc des Russes et, malgré un feu très vif, s'établit sur les hauteurs jusqu'à l'arrivée du général Forey ; blessé au bras par un éclat d'obus, il n'en resta pas moins jusqu'à la fin de la journée. Deux jours après, le maréchal Saint-Arnaud, qui sentait sa fin prochaine, lui remettait le commandement en chef, ainsi que le lui prescrivait une lettre confidentielle de l'empereur en date du 12 mars

précédent. Le nouveau général marcha aussitôt sur Sébastopol, fit construire plusieurs batteries, ainsi qu'une première parallèle, et ouvrit le feu le 17 octobre ; mais ayant reconnu l'impossibilité de s'emparer de la place par un coup de main, il entreprit, au milieu d'insurmontables obstacles et dans une saison des plus rigoureuses, les gigantesques travaux qui en amenèrent l'investissement complet. Cette première période du siège, la plus pénible, fut signalée par la sanglante bataille d'Inkermann (5 novembre), où il fut blessé, les combats de Balaclava et d'Eupatoria, l'enlèvement du Carénage et les continuelles sorties de l'ennemi. Par suite du refus de lord Raglan de coopérer au plan d'attaque proposé par Canrobert, ce dernier, dont la situation était de jour en jour plus embarrassante vis-à-vis des alliés, résigna, le 16 mai 1855, le commandement en chef entre les mains du général Pélissier, et reprit sa place à la tête du Ier corps. A deux mois de là, il quitta la Crimée et, l'année suivante, il fut élevé, en même temps que Bosquet et Randon, à la dignité de maréchal de France (18 mars 1856).

En 1859, au commencement de l'année, le maréchal Canrobert reçut le commandement du IIIe corps de l'armée des Alpes, et fit partie de l'expédition d'Italie. A la bataille de Magenta, il courut personnellement de grands dangers ; le sort de celle de Solferino, où il était chargé de protéger l'aile droite contre l'attaque éventuelle d'une colonne autrichienne, dépendit un instant du mouvement qu'il eut à faire pour porter au général Niel le secours dont celui-ci avait besoin. Sénateur de droit, en qualité de maréchal, il vota, le 6 mars 1861, contre l'amendement favorable au maintien de la puissance temporelle des papes. Au mois de juin 1862, il eut le commandement du camp de Châlons, et le 14 octobre de la même année il remplaça le maréchal Castellane, comme chef du IVe corps d'armée à Lyon.

D'abord mis à la tête des troupes et des bataillons de garde mobile réunis au camp de Châlons, au moment de la déclaration de guerre à la Prusse (15 juillet 1870), il fut bientôt obligé de quitter une situation que son impopularité près des mobiles de Paris et l'indiscipline de ces soldats improvisés lui rendaient intolérable. Nommé chef du VIe corps d'armée, il accepta, après le désastre de Forbach, de se ranger sous les ordres du maréchal Bazaine, assista aux combats autour de

Metz, et prit, les 16 et 18 août, une part importante àux combats de Saint-Privat et à la bataille de Gravelotte. S'il avait été soutenu le 18 au soir par la réserve de Bazaine, il eût assuré le succès de cette décisive journée. Enfermé dans Metz, et après la capitulation (29 octobre) emmené prisonnier en Allemagne, il revint en France lors de la signature des préliminaires de paix; il fut reçu favorablement par M. Thiers, à la disposition duquel il s'était empressé de se mettre. Il demanda et obtint l'autorisation d'assister aux funérailles de Napolêon III, en sa qualité d'ancien aide de camp (janvier 1873). Au mois de juin il donna avec un certain éclat sa démission de membre du conseil supérieur de la guerre, dont il faisait partie depuis le 5 octobre 1872; on attribua cette décision à la surprise qu'il ressentit de voir appeler au commandement de l'armée de Paris un simple général de division. Il fut question de le placer à la tête de l'armée de Versailles, mais cette proposition fut repoussée à la majorité d'une voix par le Conseil des ministres.

A plusieurs reprises il fut sollicité par le parti bonapartiste d'accepter une candidature dans le département du Lot, mais il avait toujours décliné cet honneur; bien qu'il déclarât « professer avec un profond respect pour l'Empire tombé, sa foi dans les institutions tutélaires de son origine et dans l'expression directe de la volonté nationale », il estimait que les luttes de la parole étaient trop dangereuses pour les « enfants de l'armée. » Mais lors des élections sénatoriales, sa candidature fut bruyamment annoncée et, quoique le maréchal Canrobert ait cru d'abord devoir protester, la presse conservatrice la présenta comme particulièrement agréable à M. de Mac-Mahon. Porté sur la liste du Lot il fut élu et siéga dans le groupe de l'Appel au peuple: il ne prit la parole que lors de la discussion du service des aumôniers de l'armée, et de celle de la loi sur l'organisation militaire (novembre 1879). Il vota la dissolution de la Chambre des députés le 16 juin 1877. Canrobert était à peine remis d'une longue maladie lorsqu'il fut désigné pour assister aux obsèques de Victor-Emmanuel (janvier 1879). Lors des élections du 5 janvier 1879 pour le renouvellement partiel du Sénat, il échoua dans le Lot.

Pendant ces dernières années, il était resté dans le silence et l'oubli. Perclus de douleurs, il ne sortait presque plus. Son nom fut remis en évidence lors des fêtes russes, à l'occasion

de la visite que l'amiral Avelane fit à l'ancien chef de la campagne de Crimée. A son lit de mort, parmi les visites marquantes qu'il reçut, on cite celles de son ex-souveraine, l'impératrice Eugénie et du duc d'Aumale, son ancien compagnon d'armes d'Algérie.

Voici quelques-unes des dépêches reçues par la famille Canrobert :

Du roi d'Italie.

Rome, 29 janvier, 6 h. 30 soir.

La mort de votre père nous cause une profonde affliction. Votre douleur est partagée par l'Italie et par son armée qui gardent le souvenir le plus reconnaissant du maréchal Canrobert et de la part glorieuse qu'il a prise à la guerre de notre indépendance. Recevez mes condoléances et celles de la reine, dictées par des sentiments impérissables dans nos cœurs. HUMBERT.

De l'empereur Guillaume.

Mon ambassadeur m'annonce la mort du maréchal Canrobert.

C'est de tout notre cœur que moi et le corps de ma garde regrettons avec vous le décès du défenseur de Saint-Privat, qui nous a toujours rempli d'admiration. GUILLAUME.

De l'ex-impératrice Eugénie.

La mort du maréchal Canrobert m'afflige profondément. La France perd en lui un de ses plus vaillants soldats, au cœur chaud, à l'esprit élevé, qui l'aimait par dessus tout. En apprenant la triste nouvelle, je pense à votre douleur et m'y associe du fond du cœur. J'ai été heureuse d'avoir pu le voir une dernière fois avant sa mort.

Comtesse de PIERREFONDS.

Du duc d'Aumale.

Profondément affligé de la mort de mon vénéré camarade et ami.

Duc d'AUMALE.

Du roi de Suède et Norvège.

C'est avec une bien vive douleur que j'apprends la mort de votre illustre père, dont je garderai toujours un souvenir très cher. OSCAR.

Du roi de Portugal.

Je vous prie d'accepter mes plus sincères condoléances pour la perte cruelle que vous venez de faire. CARLOS DE BRAZANCA.

Du prince de Galles.

Je vous offre ma sympathie la plus vive à l'occasion du décès de votre illustre père, que j'ai eu l'honneur de connaître pendant 40 ans.

ALBERT-EDOUARD.

De l'armée d'Afrique.

L'armée d'Afrique vivement impressionnée par la mort du maréchal Les zouaves veulent envoyer une couronne comme dernier hommage au colonel des zouaves de Zaatcha. Général HERVÉ.

Du czar.

Prenant la plus vive part au deuil que le décès du maréchal votre illustre père vient de répandre sur sa famille et sur la France entière, je tiens à vous offrir mes sincères condoléances. NICOLAS.

Les obsèques du maréchal Canrobert ont eu lieu dimanche 3 février, à Paris, aux frais de l'Etat. Elles ont été imposantes et vraiment nationales. Outre la participation de toutes les autorités, une foule immense et recueillie s'était massée sur le parcours du cortège de la rue Marignan à l'Hôtel des Invalides, où repose maintenant la dépouille mortelle de l'illustre soldat. Dans la cour de l'Hôtel, les honneurs ont été rendus par deux divisions d'infanterie renforcées de plusieurs détachements de cavalerie, d'artillerie et d'infanterie de marine. Le nouveau ministre de la guerre, général Zurlinden, a prononcé une éloquente oraison funèbre.

Société des officiers de la Confédération suisse.

Sous-section de la ville de Berne

Parmi les préoccupations de nos officiers, l'une des plus caractéristiques et des plus légitimes a trait à l'insuffisant concours que l'artillerie prête à l'infanterie dans nos manœuvres. Ce thème délicat a été traité dans la Société des officiers de la ville de Berne, par M. le major d'artillerie Schmid, qui s'en est tiré à son honneur et à la pleine satisfaction de son auditoire.

Le conférencier a tracé vigoureusement le rôle assigné dans le combat à l'artillerie, arme auxiliaire, dont la première ambition doit être de soutenir l'effort de l'infanterie. Il n'existe pas de tactique propre à l'artillerie, mais seulement une tactique commune aux trois armes, qui combine leur action en vue du but commun : l'écrasement de l'adversaire. L'infanterie est l'arme principale à cause de son indépendance du terrain, et parce qu'à elle seule est dévolue la tâche finale, le coup décisif : la prise de la position ennemie. Il est clair qu'une artillerie serrée de trop près par l'ennemi commence par se donner de l'air, mais dès qu'elle peut disposer de son feu, elle l'applique là où l'exige l'exécution du plan